

Jean-Claude Adelin

D'une scène à l'autre

Son histoire a des allures de scénario. Tout y est, une enfance un peu dure, des rencontres, une envie, le feu des projecteurs, jusque-là tout est facile, et puis il y a la chute. Mais l'histoire se finit bien et le *happy end* se tourne aujourd'hui à cheval. Jean-Claude Adelin, haras de Rodez, première!

Texte : Estelle Laurenti. Photos : Pascal Lahure





Acteur pour le cinéma et la télévision, Jean-Claude Adelin est également cavalier.

Jean-Claude Adelin appartient à ses acteurs dont on ne retient pas forcément le nom mais que l'on a tous déjà vus. Pour le cinéma, il joue sous la direction de réalisateurs de renom comme Alain Corneau, André Téchiné, Bertrand Tavernier; sur les planches, il se fait l'interprète de grands auteurs: William Shakespeare, Molière, Tennessee Williams; sur petit écran, on ne compte plus ses apparitions dans des séries ou téléfilms à succès. Entre deux répétitions, rencontre avec un artiste équestre qui profite de la liberté dans l'un des plus beaux haras de France, celui de Rodez, établi depuis 1809 dans un ancien couvent chartreux des XVI^e et XVII^e siècles.

D'un monde à l'autre

Pendant son enfance en Belgique, les relations avec le patriarche sont difficiles: « Je l'ai éprouvé, le père; il n'était pas très gentil, mais ce n'est pas de sa faute, des fois, la vie fait que... Sauf quand il me fait partager sa passion, le cinéma. Il est incollable, fan de polars et de westerns, c'est l'époque de Pierre Tchernia. Là, tout est différent, un lien se crée. » Le jeune Jean-Claude, un rien rebelle, quitte l'école vers 14 ans pour aller gagner sa croûte dans le bâtiment. Et c'est là que tout bascule. Une rencontre avec une jeune fille, un boulot aux conditions difficiles et l'insouciance de penser qu'il suffit de le vouloir pour pouvoir. Et c'est précisément ce qu'il se passe. Après le boulot, il rejoint sa petite amie dans un salon de coiffure, « Là-bas, il faisait chaud, ça sentait bon, il y avait plein de jolies filles et ma copine gagnait plus d'argent que moi. Je me suis dit "T'es un abruti de travailler dans le bâtiment, faut faire coiffeur". » Dont acte. Apprenti dans un salon, il shampooine et passe le balai. Puis il commence à couper les cheveux, réalise des podiums dans les concours de coiffure, atterrit dans le monde de la mode.

Et voilà que l'histoire se répète, un pote coiffeur l'appelle pour un renfort sur un tournage, le film traite de la guerre et Jean-Claude coupe à la chaîne les cheveux des figurants, « J'ai vu les acteurs, il faisait chaud, les gens gagnaient beaucoup plus d'argent et je me suis dit "T'es con de faire coiffeur, faut faire acteur." » Et il le fait, du moins s'en donne les moyens. Tout en continuant la coiffure, il intègre la seule école d'acteurs de Belgique, Parallax, où il est d'ailleurs pendant plus de 6 mois le seul élève. « Le cinéma, à cette époque en Belgique, c'était la préhistoire. » Il y restera trois ans. À sa sortie, il monte avec un copain une pièce de théâtre, que vient voir un Français à la recherche d'acteurs pour un film de Polanski, Dominique Besnehard. « Il vient me voir à la fin de la pièce et me dit "Tu es formidable, il faut que tu viennes à Paris, appelle-moi, tu seras une star." Je lui avais donné mon numéro mais j'y croyais pas. » Et pourtant Dominique rappelle... « J'arrive à Paris, je change le peu d'argent que j'avais et là, la guichetière se trompe et me donne dix fois la somme... Je rejoins Dominique, je passe le casting, on fait des photos et il finit en me demandant qui je voulais voir comme metteur en scène. Je réponds Godard, Doillon... Il prend son téléphone, raccroche et me dit "Tu as rendez-vous ce soir avec Doillon, demain matin avec Godard." C'était dingue, incroyable, un monde de fou. » Sans le savoir, sa carrière venait d'être lancée, les allers-retours entre la Belgique et la France se font de plus en plus fréquents, c'est le début des premiers rôles. Il est maintenant temps d'avoir un agent, Dominique Besnehard le confie à Myriam Bru, une référence dans le milieu, et lui dégotte un rendez-vous avec un certain Mondino, photographe, qui souhaite adapter une BD au cinéma, une histoire un peu folle avec un budget colossal; en parallèle, il fait des essais avec Doillon. Jusque-là, tout était plutôt facile dans le parcours de notre jeune premier mais l'intrigue, tout doucement, se met en place et le choix

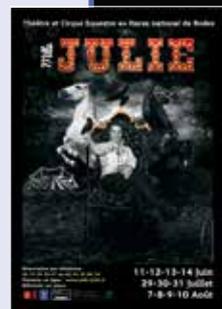
Mademoiselle Julie

1888, une création Compagnie Darshan et Jean-Claude Adelin, d'après la pièce d'August Strindberg

Un milliardaire engage un écuyer et une circassienne pour soulager la dépression de sa fille, Julie. La nuit de la Saint-Jean, il va dîner chez sa famille tandis que sa fille décide de rester pour faire la fête. Mais le couple d'artistes va profiter de la faiblesse de Julie pour lui soutirer de l'argent.

Les trois personnages vont se laisser embarquer jusqu'au bout de la nuit dans un jeu dangereux, qui se terminera on ne peut plus dramatiquement.

La figure du cheval est utilisée par l'auteur à plusieurs reprises comme métaphore de domination, de soumission, de beauté et de puissance. C'est pour illustrer les propos de l'auteur que l'art équestre entre en scène. Un huis clos nocturne et tragique, théâtre équestre d'un genre nouveau.



devient cornélien. Mondino et Doillon le veulent pour leur film, le challenge que Mondino propose l'emporte, il lui dira oui. Pour les besoins du film, il prend 20 kg, fait 6 heures de musculation par jour, emménage à Paris, engage un entraîneur et un diététicien personnel... Six mois plus tard, il est prêt mais pas le producteur, il n'y a pas l'argent, le film ne se fera pas. « Et là, tu te retrouves à Paris, t'as plus d'appart, plus de thunes, t'as dit non à Doillon et t'as 20 kg en trop, bref, pour faire l'acteur, c'est pas gagné; conséquence, tu déprimes. » Heureusement, Dominique Besnehard veille

« En éthologie, tu apprends à prendre le cheval là où il est et non pas où tu veux qu'il soit »



Avec deux de ses chevaux, Teske le noir et Tchapan le blanc, il a construit un numéro en liberté.



toujours et lui remet le pied à l'étrier avec des films pour Tavernier ou Téchiné, l'engouement revient, nous sommes au début des années 80, Jean-Claude a vingt ans.

Teske, le révélateur

La passion pour le cheval remonte à l'enfance. La première rencontre est ardue, un cheval de trait dans la cour familiale, et un paternel pas très psychologue qui pousse le gamin à monter dessus sans voir qu'il est mort de trouille.

Mario Luraschi et le statut d'acteur seront plus favorables à la relation. Pour les besoins d'un film, Jean-Claude doit se mettre à cheval et réaliser une cascade, « *T'es acteur, on te dit "Tu fais", tu fais* », et ça s'est très bien passé. Un autre film aura laissé plus de traces... Premier jour à cheval, deux heures de travail à cru en carrière lui auront donné littéralement chaud aux fesses. Il finira le tournage avec des couches pour incontinents... « *Avec les chevaux, il faut avoir de l'humilité, le respect du cheval passe d'abord par l'humilité de soi.* »

Il y a une dizaine d'années, il décide d'essayer la jument de sa femme, Teske, un frison. Incompatibilité d'humeur, du moins au début. Jean-Claude ne trouve pas les boutons, ne parle

pas la langue de l'équitation classique et se fait littéralement malmener par la jument. Une phrase résonne « *Il faut que tu t'imposes* », mais ça veut dire quoi, réellement ? Pour le maréchal de la famille, cela commence par mettre une claque à la jument ; Jean-Claude essaiera et regrettera vite. Effet miroir, dans les yeux de Teske, il retrouve l'émotion de ce gosse qui en a pris, des claques... « *Je me suis dit "C'est inhumain, c'est pas le bon truc, il doit y avoir autre chose..." Alors j'ai cherché et j'ai trouvé des mecs comme Andy Booth.* » Le changement s'opère petit à petit ; Jean-Claude, avec La Cense, apprivoise sa peur et découvre le cheval, son fonctionnement, autant de choses qui le guérissent de cette profonde angoisse qu'il cultive depuis l'enfance. Teske l'ennemie devient la complice, avec elle il passe tous ses *levels* (c'est l'époque de Pat Parelli, célèbre chuchoteur à l'origine de l'équitation éthologique, qui participa pendant de nombreuses années à la renommée du haras de La Cense) et se retrouve même à faire de la rééducation de chevaux difficiles. Le cheval a pris une place importante dans la vie de Jean-Claude et, lorsqu'il ne tourne pas, on le retrouve dans les allées de l'écurie, aidant ici et là les cavaliers en difficulté. Il ira même jusqu'à prendre en demipension un cheval dont personne ne peut s'approcher si ce n'est sa propriétaire. Mettant en pratique ses connaissances, il crée la relation et comprend que tout est possible dans la vie. « *C'est formidable, la vie, c'est facile, il suffit de faire ce que tu as à faire et ça marche. Le reste, c'est que du cinéma que tu te mets dans la tête.* »

2006, un tournage pour une série télévisée, *Cuba et les vaqueros*. Là-bas, les principes d'éthologie ne fonctionnent pas avec l'étalon que Jean-Claude monte, le sentiment d'incompréhension si peu ressenti ces derniers temps rejailit, mais il

C'est dans l'éthologie qu'il a réellement trouvé la connexion qu'il cherchait avec ses chevaux.

ne renonce pas et observe les attitudes de son *gaucho*. Elles sont plus directes, à grands coups d'éperons, mais radicales, et le cheval réceptif. Alors il adopte la méthode et comprend les limites entre la théorie et la pratique. « *En éthologie, tu apprends à prendre le cheval là où il est et non pas où tu veux qu'il soit. Il faut savoir tenir compte du confort et de l'inconfort dans le conditionnement du cheval.* »

De retour de La Havane, c'est le divorce et, avec lui, le fond de la piscine, la dépression. Les castings sont des échecs. Lors d'un débouillage, il se coince le dos (hernie discale), deux mois allongés, tout y passe, anti-inflammatoires, morphine. Bref, plus rien ne va.

La vie parisienne n'est peut-être plus pour lui, ici les pensées sont négatives mais où sont les pensées positives, alors ? La réponse est évidente : au contact des chevaux, alors clap de fin sur cette première partie de vie.

Réorientation

À Uzès, où il s'est provisoirement installé, il cherche quelle route emprunter pour commencer une nouvelle vie. Le téléphone sonne, Jean-François Pignon, rencontré quelques années auparavant, vient aux nouvelles et veut lui soumettre le scénario d'un film. Il ira chez Jean-François avant de rejoindre les terres de Camargue de Renaud Vinuesa. Jean-Claude est heureux, il tourne *Gazelle* et entend parler d'une école de spectacle équestre à Tarascon par son ami Thierry Lhermitte, croisé sur Cheval Passion. Il passe le casting et intègre la Cité du cheval avec pour professeur Frédéric Pignon et Magali Delgado. La formation durera un an.

À sa sortie, c'est au haras de Rodez qu'il pose ses valises et ses chevaux ; il y a Teske bien sûr, et Tchapan, un cocktail de prairies. Avec eux, il construit un numéro de liberté en noir et blanc. Les Haras nationaux lui en donnent les moyens. Depuis plusieurs années déjà, les Haras s'ouvrent à la culture, et plus particulièrement aux artistes équestres. Les artistes n'ont pas toujours les





structures pour pouvoir créer et répéter leurs numéros, ils ont besoin de boxes, de manèges, de carrières, de logements. La résidence d'artistes : un partenariat entre une institution de la filière équestre et un saltimbanque en devenir. Un soutien fort pour la valorisation du savoir-faire des artistes et l'animation que cela génère au niveau de l'activité touristique du site, puisqu'en échange ils doivent assurer un certain nombre de représentations. Des conditions qui favorisent l'expression de la créativité. Alors, avec sa nouvelle compagne Karine, ils agrandissent l'écurie avec quatre poulains, deux frisons, deux PRE, tous entiers, et avec eux prennent le chemin de la liberté.

Malgré tout cela, le métier d'acteur commence à manquer à Jean-Claude, mais quitter cette nouvelle vie est impensable, alors quoi de mieux que de les réunir autour d'un même projet ? Une pièce de théâtre, *Mademoiselle Julie*, un classique suédois daté de 1888. Pour concrétiser son ambition, il l'expose à Claude Mouysset. L'administrateur du haras national de Rodez est séduit par l'idée de réadapter une histoire pour y intégrer le cheval. La compagnie Darshan vient de naître, avec pour objectif d'attirer un public nouveau vers le théâtre. Jean-Claude a réécrit la pièce et fait le casting, le choix est ambitieux, une artiste équestre, une comédienne circasienne. « *Je ne peux pas être un metteur en scène dictateur, je prêche pour la relation humaine et la mise en commun des relations artistiques qui vont faire que le spectacle existe* », désormais il ne manque que les fonds. Jean-Claude Adelin ne conçoit plus la vie sans cheval. « *Je suis heureux où je suis, je suis heureux où je vais aller... Heureux parce que vivant, entouré de gens que j'aime, de choses que j'aime. La célébrité n'est pas importante, elle ne me gêne pas, si je l'ai, c'est que j'ai une valeur marchande. Être comédien, c'est être au désir de l'autre, tu es l'image que l'on veut que tu sois.* » Aujourd'hui, Jean-Claude Adelin, artiste équestre, n'est que l'image d'un homme heureux ! ■

J'ai goûté à la liberté...

par Estelle Laurenti, pigiste pour Cheval Pratique



« J'ai toujours été un peu sceptique avec ce que l'on appelle la liberté dans le spectacle équestre. Exhibition d'animal de foire ou réel moment de complicité entre un cheval et un homme ? Pour me faire une idée, Jean-Claude Adelin sera mon maître, avec deux configurations différentes, histoire de repartir les idées claires. J'appréhende carrément. Attentive, j'écoute les règles de base : être le dominant protecteur et rassurant, ne jamais reculer, sauf pour les cas d'invitation, aspiration, être précis dans ses demandes pour ne pas laisser le doute s'installer et mettre le cheval dans un sentiment d'insécurité.

Allez, on se lance, j'entre dans la carrière avec Jean-Claude, on lâche *Teske* et *Tchapakan*, les vieux, les "rodés" de la liberté. Sur le cercle, il les mène à la chambrière avant de me céder la place. Jean-Claude quitte le cercle et il n'est pas le seul ! Pourtant, ça avait l'air facile. Il me rassure, "*Les deux dresseurs sèment la confusion*", alors il s'éloigne et le cercle fonctionne, moment magique. Avec *Teske*, j'entame une course folle, à côté de moi la jument prend mon allure, stoppe à mes arrêts, presque un peu trop automatiquement... Avec *Tchapakan*, le cabrer n'est pas aussi évident. Trop obsédée par ce que je dois faire, je ne rentre pas en contact avec lui, il me fausse compagnie à la moindre occasion... Jean-Claude m'explique qu'il faut reprendre l'exercice jusqu'à ce que j'obtienne ce que je cherche, même pour une seconde, mais pour garder la dominance. "*Les chevaux sont comme des scanners, tu ne peux pas faire semblant avec eux, ta pensée donne déjà ton attitude, ton corps transmet l'info.*" Pour reprendre la main, je passe le licol, un peu déçue je dois bien l'avouer. Et puis, sans trop savoir comment, *Tchapakan* s'exécute, la connexion passe, là je comprends que je suis devenue libre.

Si l'exercice de ce matin m'avait un peu mis en

confiance, ce fut de courte durée. Dans le rond de longe, les poulains de Jean-Claude, âgés d'un an et demi à deux ans et demi, jouent. On a réduit l'espace pour ne pas trop me faire courir. Les cabrers, ruades et autres morsures me font me retenir derrière Jean-Claude, j'attends le retour au calme. Un geste suffit pour que le dresseur prenne le contrôle sur ses élèves jusque-là très dissipés. Je ne suis toujours pas rassurée, la cadence est soutenue, sur le cercle, les cinq chevaux n'ont pas la même allure et il faut tenir le rythme. Me voilà lâchée dans l'arène, les jeunes en profitent pour se carapater à nouveau. Bien décidée à relever le défi, je reste là, immobile, presque à leur merci. *Carigno*, un PRE, me charge ; souvenir des règles de base, je ne cède pas. Il stoppe net sa course à quelques centimètres de mes pieds, quelque chose se passe, de presque inexplicable. Une

grande émotion m'envahit, grâce à cela je reprends le contact et finis par placer sur le cercle jusqu'à quatre chevaux, bon d'accord pas longtemps mais quelques tours quand même. Ce que je vis est indescriptible. J'encourage le jeu et les moments de pause sont de vraies communions. *Carigno* et moi sommes attirés l'un vers l'autre, la complicité est là, je suis calme, détendue et j'en oublie presque ce qui nous entoure. Pour finir en beauté, un coucher, et me voilà emportée sur le chemin de la liberté. J'ai vaincu mes peurs, pris le contrôle et suis devenue l'espace d'un instant la vieille jument dominante et rassurante. Dosant chacun de mes gestes, j'ai appris à gérer le confort et l'inconfort pour mettre en confiance. Je ne sors pas indemne de cette histoire, j'en redemande, mais après tout n'est-ce pas normal ? Car qui peut prétendre aujourd'hui encore pouvoir se priver de liberté après y avoir goûté ? »

